Luca Pierdominici

La «Doulce rage» des passions dans les *Cent Nouvelles Nouvelles*

Le recueil des *Cent Nouvelles Nouvelles*[1], composé à l'intention du duc de Bourgogne Philippe Le Bon, apparaît d'emblée comme le lieu privilégié pour l'expression de ces mouvements de l'âme que sont les passions.

Traversées par le désir et par le plaisir – de la narration surtout –, expression même d'une *delectatio* verbale, les nouvelles nous présentent la riche variété des passions prêtées aux différents personnages, devenant du coup le moteur de l'action qu'elles commandent, mais aussi le territoire idéal d'une mise à l'épreuve du langage et des valeurs que celui-ci cristallise.

Dans les nouvelles, les passions sont nommées, observées, voire appréhendées dans les effets qu'elles produisent. Les histoires, dynamisées par leur irruption, parlent certes le langage du temps; elles reflètent ou sous-entendent les connaissances et convictions accumulées autour de ces affections génératrices de mouvement. Sans vouloir donner une lecture philosophique, ni même psychologisante des nouvelles, l'étude des passions permettra de deviner la permanence de cette culture médiévale sous-jacente, qui se traduit par l'emploi d'un vocabulaire connu, traditionnel, et, surtout, par la représentation des passions en action. Au plan plus spécifiquement littéraire, c'est justement cette nature agissante des passions qui peut intéresser.

Si les passions sont nommées dans le recueil des *Cent Nouvelles Nouvelles*, le mot même de passion n'y apparaît qu'une fois au singulier:

> «[...] Nostre Dame ! Dist l'un, je craing bien de m'y trouver. – Ainsi m'aist Dieu, dit l'autre, aussi fays je moi: je suis tout seur d'oyr la passion. Pleust a Dieu que ma femme fust muette» (*C.N.N.*, N. 97, p. 542).

L'emploi du mot, mis dans la bouche de deux bons buveurs qui redoutent leurs femmes, est ironique et assez représentatif de la créativité verbale de l'auteur, qui remotive souvent le lexique par son insertion dans des expressions imagées ou par des euphémismes: «ouïr la passion» veut dire entendre une litanie (de reproches), comme l'explique Roger Dubuis dans son *Lexique des Cent Nouvelles Nouvelles*[2], et le terme, évoquant aussi la

dimension théâtrale de la circonstance, renvoie dans un premier temps à la Passion du Christ. Or ce sens et cette notion reviennent souvent dans la langue et dans la littérature moralisante de l'époque[3].

Le même mot signifie également «maladie»[4], «sentiment» ou «mouvement de l'âme»[5]. Passion est aussi le «fait de subir», par opposition à «action»[6], chez Nicole Oresme qui, lorsqu'il traduit l'*Éthique* d'Aristote, parle du concept en termes philosophiques[7]. Il est évident que ces affections ou mouvements de l'âme, engageant le corps, le dirigent, en déterminent les actions et, pour ces raisons, font depuis l'Antiquité l'objet des attentions des philosophes[8].

Or les nouvelles restent bien dans le sillage culturel de l'aristotélisme[9], qui imprègne tout le Moyen Âge et dans lequel se greffent la perspective chrétienne d'Augustin ou la tentative de classification proposée par Thomas d'Aquin dans sa *Somme théologique*, ainsi que dans ses *Commentaires des Sentences*[10].

Les passions, liées au corps et à son action, «objet d'une nomenclature empirique et d'une connaissance pratique»[11], sont donc évoquées par leurs noms. Toutes se retrouvent dans les nouvelles du recueil bourguignon, dont l'univers passionnel s'exemplifie et exprime à travers le même vocabulaire que celui des théologiens et des savants.

On lit dans *Le Livre de Éthiques* traduit par Oresme:

> [...] en l'ame sont trois manieres de choses, c'est assavoir, passions, puissances et habiz, il convient que vertu soit aucune de ces choses. Et je di que passions sont concupiscence, yre, paour, hardiesce, envie, joie, amour, haine, desirier, jalouzie, misericorde et generalment tous mouvemenz de l'ame ausquelz s'ensuyt delectacion ou tristesce. Et les puissances de l'ame sont selon lesquelles nous sommes passibles des passions devant dictes, comme sont celles selon lesquelles nous sommes diz avoir tristesce ou misericorde. Mais les habiz sont selon lesquelz nous nous avons et contenons bien | ou mal ou resgart des passions, si comme de la passion appelee yre. Se nous nous courrouçons trop fort ou trop tost ou trop peu et trop tart nous faisons mal et par mauvais habit. Et se en telles choses nous nous avons moiennement nous faisons bien et par bon habit et semblablement des autres passions[12].

Ce passage présente non seulement l'intérêt de donner une analyse – préliminaire pour nous à la lecture des nouvelles – des trois parties de l'âme (puissances – qui sont des facultés –, passions, habits – qui sont vices et vertus) et de suggérer que les passions ne sont pas, pour Aristote, quelque chose de négatif en elles-mêmes (car chez lui la bonté semble surtout liée à la manière dont on adhère aux mouvements de l'âme); la citation introduit à la problématique en fournissant les termes du discours et, peut-être aussi, le schéma dynamique de l'action.

Dans le recueil, il est question de toutes ces passions. Un simple relevé

lexical montre la variété et la complexité de cet univers qui est dans l'homme sans être nécessairement corporel, dessinant une géographie de l'âme riche en nuances.

Le champ morpho-sémantique du désir et du plaisir est bien représenté: quoique le paradigme morphologique directement rattaché à la *delectatio* y apparaisse peu[13] – manquent en effet les formes du verbe «(se) deliter», tandis que le substantif «delictz» revient dans «delictz et plaisances» (N. 87, p. 504, l. 61)[14] – la richesse lexicale des nouvelles est évidente: le substantif «concupiscible», spécifique du domaine de la philosophie et qui renverrait nommément à une puissance de l'âme, n'est pas employé; par contre, nous avons la «concupiscence» (2 occ.) , qui est charnelle (N. 98, p. 549, l. 126. Voir aussi «chaleurs desordonnées», *ibid*., l. 116), voire présentée comme un «desir charnel» (2 occ., dont N. 99, p. 567, l. 416). Voir également «chaleur naturelle» (*ibid*., l. 413).

Les nouvelles sont donc parcourues – mues, pourrait-on dire – par le «desir» (33 occ.), et il y est question de «desirier» (1 occ.: même terme qui revient chez Oresme): dans la N. 43, on évoque le «desirier» d'un mari qui souhaite que sa femme s'occupe convenablement du ménage (p. 289, l. 12). Le mot «desirs» revient 3 fois au pluriel et sa nature, dont on suggère toute la complexité, est toujours bien explicite. Tantôt on y adjoint d'autres mots: «voluntez, desirs et pensées»: un bourgeois et sa nouvelle dame partagent les mêmes désirs (N. 22, p. 147, l. 61); tantôt le mot comporte des qualificatifs: «ardens desirs» (N. 87, p. 504, l. 52), «accomplir tous ses vouloirs et desordonnez desirs» (N. 91, p. 520, l. 57), «vouloirs desraisonnables» (N. 98, p. 549, l. 123).

L'adjectivation non seulement introduit le point de vue de l'auteur qui manifeste sa position – ironique ou moralisante – à l'égard des événements racontés et des mouvements passionnels, mais donne aussi une clé de lecture destinée à orienter l'opinion du lecteur, qui peut éventuellement partager son avis[15].

Quant à l'adjonction d'autres mots («voluntez»/«vouloirs», «pensées»), elle contribue à nuancer la notion du désir (le «bon vouloir»), qui est mis de manière implicitement philosophique en rapport avec les dimensions de la volonté («volunté», 50 occ.; voir le couplet «vouloir et desir», p. 167)[16] et de la conscience des personnages («pensées»)[17], dont on évoque en même temps l'épaisseur psychologique. Ceux-ci agissent, conduits par les passions. Ils désirent: le verbe revient souvent («desiroit», 8 occ.), p. ex. dans une histoire où il est question du comte de Saint Pol, qui «desiroit l'accointance et joissance» d'une très belle fille (N. 24, p. 155, l. 52)[18]. Ailleurs, une chambrière de la reine «[...] ne desiroit pas mains le bien de son serviteur que la salvacion de son ame» (N. 28, p. 192, l. 37)[19].

Le désir a partie liée avec le plaisir, mais se heurte souvent à sa négation. Les nouvelles mettent en scène des mouvements de l'âme relevant surtout de l'appétit sensitif, qui est une puissance, pour reprendre les définitions et commentaires d'Oresme. Le mot «appetit» apparaît en plusieurs endroits du texte (9 occ.), la plupart du temps en rapport avec la faim, mais le rapprochement analogique ou la métaphore sexuelle sont là[20]: ainsi dans la N. 10, où un homme est aussi «saoul» de la chair de sa femme qu'un autre l'est de manger des «pastez» (p. 83, l. 133). Le désidératif ou concupiscible prime dans cette épopée des appétits que sont les nouvelles, tout dominées qu'elles sont par la recherche du plaisir («delictz et plaisances», N. 87, p. 504, l. 61; «executer ce vouloir a sa plaisance et son bon loisir», N. 12, p. 89, l. 59).

Le lexique du plaisir comprend le mot même (60 occ.), ainsi que des adverbes et adjectifs rattachés à son paradigme morphologique: «plaisamment» (6 occ.), «plaisant», mais aussi «desplaisant/e», qui dénoncent tantôt la manière dont se déroulent les événements: un clerc et la femme d'un chevalier «passerent temps deux ou trois heures bien plaisamment» (N. 41, p. 281, l. 95); tantôt le point de vue de l'auteur ou les perspectives et états d'âme des personnages. Certes le plaisir n'est pas toujours lié à la sphère sexuelle: dans la N. 2, le père et la mère d'une fille de quinze ans se rejouissent de sa beauté, car elle suscite l'amour de «pluseurs gens de bien» qui «desiroient et pourchassoient sa grace», ce qui «n'estoit pas ung plaisir petit» pour eux (p. 31, l. 14). Le plaisir, tout comme le désir, voisine ou se confond parfois avec le vouloir: «Si est force qu'elle obeisse, mieulx aymant, comme sage, le bon plaisir de son mary que par refus son desplaisir» (N. 12, p. 90, l. 84). Dans la N. 9, un «gentilhomme chevalier» rend visite à son voisin, qui l'accueille avec joie: «si fait madame aussi, et le surplus de la maison s'efforçoit fort de luy complaire, saichant estre le bon plaisir de monseigneur et de madame» (p. 75, l. 57). Dans la N. 38, le plaisir est plutôt une faveur qu'une femme demande à sa voisine: «Ma bonne voisine, il seroit bien en vous de me faire ung service et tressingulier plaisir». (p. 263, l. 76).

Lorsqu'il s'agit du plaisir charnel, celui-ci n'est pas toujours le fait d'un choix commun ou d'une volonté partagée: «[...] le vaillant hommes d'armes [...] commence a tenser sa femme de ce qu'elle avoit souffert le plaisir de l'archer» (N. 4, p. 51, l. 97); «il fait assez a croire et penser qu'elle ne souffrit pas la volunté de l'Escossois pour plaisir qu'elle y prensist» (*ibid*., p. 52-53). Souvent plaisir et désir sont partagés, se complexifiant de manière raffinée[21] dans des nouvelles où les personnages font «bonne chere», lors de repas ou de bains qu'ils prennent à la maison, ou aux étuves.

Cette mouvance sémantique des mots (désir/plaisir-volonté), nuancés par l'adjonction d'autres mots ou enrichis par celle des qualificatifs, révèle

déjà au plan lexical la complexité d'interactions signifiantes qui introduisent dans les nouvelles, on le verra, non seulement la dimension psychologique prêtée aux personnages, mais aussi le schéma actantiel, l'éventail des possibilités d'agir dont ils bénéficient. Les nouvelles exemplifient alors, et métaphorisent par le mouvement, les détours du sens, le désir du verbe. Elles deviennent, dans ce cas, l'expression passionnelle et passionnée d'une action symbolique, mue par toutes les passions qu'y circulent et qu'elles mettent à l'épreuve.

Le vocabulaire des passions rattachées au plaisir ou à son absence est riche: nous avons concupiscence, «yre» et «courroux», qui sont les passions liées à la partie irrationnelle de l'âme (l'irascible et la désirante). Nous avons aussi toutes les autres passions citées par Oresme dans sa traduction d'Aristote: haine et amour, joie et tristesse, envie, jalousie, hardiesse...

La reflexion philosophique autour des passions que les théoriciens envisagent reste sous-jacente aux images et aux définitions qu'en donnent les nouvelles par l'emploi du lexique.

L'idée stoïcienne de la passion/maladie est exprimée: l'Écossais de la N. 4 est un «amoureux malade» (p. 50, l. 71), et l'on parle de la maladie d'amour. Il s'agit d'images traditionnelles véhiculées encore à l'époque par la littérature courtoise, dont le langage et les valeurs sont souvent parodiés dans le recueil bourguignon. La maladie n'est pas seulement celle d'amour; certains personnages souffrent de la maladie de jalousie: ainsi dans la N. 11, qui raconte l'histoire d'un «lasche paillard et recreant jaloux» ne sachant pas «a qui recourre [...] pour trouver garison de sa dolente, miserable et bien pou plaincte maladie» (p. 85, l. 1). Le désir, tension et mouvement générés par la présence des passions, est également présenté comme la conséquence d'une affection («singuliere affection et desir», N. 62, p. 388, l. 118; «Après qu'il eut cogneu les vertuz et doulces condicions d'elle, il eut telle affection et desir qu'elle fust dame de ses biens», N. 99, p. 557, l. 114) et tend, par là, à se confondre avec un sentiment.

La passivité des passions/affections, situées en amont du désir et tendant au plaisir, est suggérée par l'emploi de verbes au participe passé (féru, atteint), qui restent dans le champ sémantique de la maladie: «[...] nul bien sans elle avoir il ne povoit (il s'agit d'un écuyer), tant estoit il au vif feru de l'amour d'elle» (N. 9, p .73, l. 14); «[...] amours estoit cause de sa retenue, car il estoit feru et attaint bien au vif d'une damoiselle de Maubege» (N. 54, p. 343, l. 10). Dans ce dernier cas, c'est la demoiselle même qui porte atteinte – mais l'homme est ici sous l'emprise d'Amour, qui est personnifié –, tandis que dans le premier cas l'agent est directement représenté par le sentiment de l'amour. Par contre, la négativité d'affections niant le plaisir est évidente pour les passions moins agréables, davantage proches de la

maladie: le mal de jalousie revient dans la N. 37, où il est question d'un homme qui surveille sa femme «d'aussi près comme ung jaloux Ytalien» et qui «n'estoit [...] pas encore bien asseuré, tant estoit fort feru du maudit mal de jalousie» (p. 256, l. 34).

Si les nouvelles donnent l'image, parodique ou non, de passions/affections suscitées et passivement subies par les personnages, néanmoins l'aspect dynamique du mouvement – d'abord généré dans leur âme, avant même de donner lieu à un mouvement des corps[22] – est bien rendu au niveau du vocabulaire: la passion est aussi mouvement intérieur, dynamisme qui soumet à l'action naturelle exercée par un objet et qui se répercute ensuite dans un mouvement physique. Cela est montré dans le champ sémantique de l'«yre» et du «courroux»: «Quand l'autre entendit la plainte de sa mere et l'inhumanité de son filz, il se leva sur piez tres courroussié et mal meu, et dit qu'il l'occira» (N. 50, p. 325, l. 35): c'est la nouvelle du jeune qui veut «ronciner» sa grand-mère. La colère du père envers son fils est exprimée par le verbe mouvoir au participe passé («meu»), connoté par l'adverbe «mal», qui dit le mouvement de son âme soumise à la négativité d'une situation inacceptable. Et encore: «Le bon compaignon, jasoit ce qu'il fust courroucé et malmeu par avant, toutesfoiz, pour ce qu'il voit son tort a l'oeil, et le rebours de sa pensée, refraint son ire» (N. 1, p. 29, l. 188). Encore une fois la colère est affection suivie de mouvement, même si dans ce cas la passion est tempérée par la raison.

Affection ou mouvement, la colère s'exprime dans la variété du lexique et, surtout, dans la richesse des nuances sémantiques que le substantif «courroux» (16 occ.), proche de «yre», et le verbe «courroucer» («courrouc(i)é/e») peuvent prendre[23]: «quand la langue d'elle eut povoir sur le cueur tresfort chargé d'ire et de courroux, [...] les parolles qu'elle descocha ne furent pas mains trenchans que rasoirs» (N. 1, p. 28, l. 180): malgré l'image traditionnelle du cœur siège des passions (voir «le courroux qu'en son cueur avoit conceu», *ibid*., p. 29, l. 192), la description subtile du sentiment passe par le couplet quasi synonymique des deux termes employés, «ire» et «courroux»: le sens précis que l'auteur veut exprimer se situe à michemin entre les deux. Le mot «courroux» peut signifier l'«état dans lequel se trouve celui qui éprouve une grande contrariété», mais aussi «dépit», «ressentiment», «colère», «accès de colère ou de désespoir» (dans ce dernier cas, nous avons affaire à la manifestation du sentiment éprouvé)[24]. On rencontre dans les nouvelles divers mots qui peuvent s'y ajouter: outre le mot «yre», nous avons «courroux, noise ou maltalent» (N. 62, p. 385, l. 24); on rencontre également «ire et maltalent»: «le mari, [...], estoit tout esprins d'ire et de maltalent» (N. 32, p. 218, l. 116), ou des mots qui gravitent dans le même champ sémantique, comme «angaigne»: «Et Dangier sa mes-

chine, qui enrageoit d'angaigne, avoit ung coulteau en sa main» (N. 37, p. 559, l. 146), le mot signifiant ici «chagrin».

La suite linéaire des mots à l'intérieur des couplets ou des syntagmes semble traduire dans certains cas l'évolution du sentiment, l'enchaînement temporel, en termes de cause à effet, de la passion d'abord subie et de l'état (ou de la disposition à l'action) qui en découle. Comme dans le cas du désir procédant d'une affection, même pour l'«ire» et le «courroux» on remarque que – le premier des deux mots signifiant, de manière plus univoque que l'autre, la colère[25] – le «courroux» semble être, avec des nuances de signification que précisent le contexte et/ou l'adjectivation, la conséquence provoquée par la présence de l'ire. En effet, le «courroux» peut signifier en moyen français comme en italien autre chose que la colère, p. ex. la «préoccupation», le «souci», l'«affliction». Il s'agit parfois d'un état d'âme proche de celui que Monique Santucci relève dans *Saintré* d'A. de La Sale pour le mot «ire» et qu'elle qualifie de manque de joie, de «méchante humeur chagrine»[26]: un état qui peut mener à la «merencolie» ou auquel on peut réagir.

Dans la N. 98, une «pucelle» apprend par son père qu'elle devra épouser un «seigneur ancien», et qu'il a déjà décidé la date du mariage, «dont ne fut pas pou courroussée» (p. 546, l. 43): le DMF donne pour cet adjectif le sens de «choquée», mais nous pouvons comprendre aussi que la fille, qui «mectroit remede» à la situation, était préoccupée, voire affligée. Quant à la jeune protagoniste de la N. 14, abusée par un ermite qui lui annonce qu'elle enfantera le futur pape, elle est «tresemerveillée et courrocée» lorsqu'elle accouche d'une fille (p. 104, l. 214). L'ordre des mots ou des adjectifs, plus que leur alliance, traduit donc le devenir des sentiments, les mouvements de l'âme qui peuvent disposer ou non à l'action. La simple meunière de la N. 3, croyant comme on le lui a fait entendre que son «devant est en tresgrand dangier de cheoir», «devint tresebahie et courroucée, ebahie comment monseigneur povoit savoir ne veoir ce meschef advenir, et courroucée d'oyr la perte du meilleur membre de son corps» (p. 39, l. 32). Ici l'étonnement est suivi du courroux, c'est-à-dire de l'inquiétude de la femme, qui trouvera également un remède apte à raffermir son membre et à éloigner le danger.

Lorsque le mot «courroux» est employé seul, il peut signifier la colère: «ostez de vostre cueur tout courroux que avez vers moy conceu», dit un homme à sa compagne et très loyale épouse (N. 1, p. 29, l. 210). Il peut vouloir dire également une situation fâcheuse, un désagrément: ainsi dans la N. 2, où la maladie de «broches», dont la fille qui faisait le bonheur de ses parents est atteinte, est qualifiée de «courroux»: «son tresennuyé pere destort ses mains, ses cheveulx detire par la grand rage de ce nouvel cour-

roux»[27] (p. 32, l. 36). Le champ sémantique est nuancé, on l'a vu, par l'adjonction d'autres mots: «ire» et «courroux». Dans ce cas l'ire, premier des deux termes, représente la passion (la colère) et le courroux la conséquence, voire un sentiment intermédiaire qui précède l'action. Le mot «courroux» apparaît en seconde position, «ire» pouvant être suivi aussi par le mot «maltalent», ou «mal talent», qui veut dire entre autres «attitude hostile»[28].

Quant au mot «talent», il désigne l'envie ou la volonté[29]: «lequel fut tantost ouy de celle qui n'avoit pas talent de dormir en celle attente» (N. 73, p. 442, l. 96), voire un désir (le «bon vouloir»), une disposition; il comporte une idée prospective qui suggère le passage à l'acte déterminé par une passion qui n'est pas nommée ici (voir le couplet «affection et désir»). Semblablement, dans l'union d'«ire» et de «maltalent» nous retrouvons le même enchaînement logique: «nous dirons du marchant, qui après soupper s'en vint a son hostel, esprins d'ire et de maltalent a cause de la lamproye» (N. 38, p. 264, l. 115). Dans ce cas le «maltalent» consiste en la mauvaise disposition qu'a l'homme vis-à-vis de sa femme. Le couplet de mots est à lire en parallèle avec celui des adjectifs et participes passés correspondants, «courroucié et mal meu», que nous avons rencontrés plus haut, où l'idée du mouvement, toujours exprimée en seconde position, est encore plus évidente[30].

Si le lexique des passions, par l'emploi subtil et sémantiquement extensible de ses formes nominales, adjectivales ou participiales, ainsi que par la variété des associations terminologiques semble suggérer, déjà au niveau du vocabulaire et de la micro-syntaxe, la complexité et la dynamique des mouvements de l'âme – que ce soient des maladies ou des affections, à michemin entre conscience et volonté ou refus d'y adhérer –, le champ sémantique des passions s'enrichit encore des mots qui expriment certaines qualités et modalités caractérisant leur dimension physique et naturelle.

La sphère du sensible, du sensitif, recoupant celle de l'appétitif, constitue le lieu où se croisent les instances spirituelles et celles de la biologie. Les passions sont donc liées aux domaines de la perception, de la sensation[31], qui passent par le corps et présentent une dimension physiologique[32].

Le cœur est l'organe où siègent les passions principales, l'ire (dans la N. 1, on parle d'un «cueur tresfort chargé d'ire et de courroux», et du «courroux qu'en son cueur (le protagoniste) avoit conceu»; cit.), et la concupiscence: une demoiselle est «telle pour qui ung jeune courage devoit tantost estre esprins et alumé d'amours» (N. 89, p. 570, l. 482). Le courage renvoie au sémantisme du mot cœur, qui est d'abord «esprins»[33] (et le mot évoque alors l'idée passive de l'atteinte portée à l'organe, qui est frappé, féru) et ensuite «alumé». Le couplet introduit donc une nuance, une variante de petite qualité entre «esprins» et «alumé» (la cause et l'effet); mais lorsque le participe passé d'«esprendre» apparaît seul, il peut être compris par ext.

comme la conséquence de l'affect: «il estoit esprins (féru? allumé?) de l'amour d'elle» (N. 37, p. 257, l. 75).

Le feu, les flammes deviennent en conséquence l'image métaphorique de cette «chaleur naturelle» (cit.) dans laquelle se manifeste la concupiscence[34]: la demoiselle de la N. 99, voulant attirer de l'attention, «plus pensoit a son clerc, et plus amoit et esprenoit son feu» (p. 570, l. 489). Ailleurs, il est question de «loudiers, tous alumez du feu de concupiscence charnelle» (N. 98, p. 549, l .126). On s'aperçoit, pour peu qu'on connaisse la théorie des passions médiévales, que le vocabulaire employé dans les nouvelles et la construction des syntagmes essayent d'adhérer à la dynamique de leurs mouvements, d'en restituer surtout les manifestations corporelles, qui permettent d'en prendre conscience et de les appréhender par le biais des effets produits. Leur connaissance est d'abord une connaissance sensible.

Le lexique de la chaleur est richement exploité: «desir luy eschaufa le cueur et si luy vint ramantevoir les plasains passetemps qu'elle souloit avoir» (N. 22, p. 146, l. 28): une dame est abandonnée par le gentilhomme qui l'a engrossée, et le désir de lui sollicite maintenant sa mémoire. Le désir n'est pas toujours sexuel: «Ardent desir de voir pays [...], nagueres si fort eschaufa l'atrempé cueur et vertueux courage d'un bon et riche marchant de Londres» (N. 19, p. 127, l. 1): le cœur de l'Anglais est «atrempé» (modéré)[35], mais il s'échauffe et, dans ce cas, le désir, qualifié d'ardent, agit sur lui comme une personnification. Certes sa flamme brûle le plus souvent dans le domaine du concupiscible. Une femme «en escoutant les chansons et dances, prenoit a la foiz si grand plaisir que amours emouvoit son courage tellement que chaleur naturelle souvent l'induisoit a briser sa continence» (N. 99, p. 567, l. 410): lors d'un départ, son mari, connaissant bien ses qualités (elles était «jeune, belle, doulce, fresche, tendre») ainsi que l'«inclinacion» de sa «secrete et mussée chaleur» (p. 562), l'avait priée d'être «joyeuse» pendant son absence (p. 561). Or la chaleur caractérise également le domaine de l'irascible: souvent le protagoniste de quelques nouvelles est «tout eschaufé et de courroux tresfort esmeu» (N. 5, p. 57, l. 100): tel est le sentiment d'un Anglais envers un Français pendant la Guerre de Cent Ans. Ailleurs, un homme est «esprins d'ire et de maltalent» (N. 38, p. 264, l. 116); tandis que le mari de la N. 78, inquiet de constater à son retour d'un voyage que sa femme a eu les moyens de remplir la maison de meubles et de tapisseries, s'approche d'elle «bien eschaufé et tresmal meu» (p. 463, l. 56).

La sensation physique de la chaleur et autres se propagent du cœur – dans ce sens on pourrait parler, avec Thomans d'Aquin, de transmutation corporelle[36]: même dans le cas de la peur l'organe est idéalement en cause, puisqu'une femme, «faisant maniere de trembler», peut affirmer qu'un

homme «luy faisoit mouvoir le sang du corps, de crainte et de paour qu'elle avoit de luy accorder sa requeste» (N. 62, p. 387, l. 66). Ce mouvement du sang est le fait d'une pulsation cardiaque, lorsque le cœur subit l'émotion de la peur.

La chaleur est aussi intensité, manifestation physique d'un sentiment exacerbé, tout comme la rage qui saisit et qui brûle. Le mot «rage» (11 occ.) apparaît dans l'expression «c'estoit rage»: dans la N. 15, un jeune et beau religieux «devint amoureux, si fort que c'estoit rage, d'une nonnain sa voisine, et de fait eut bien le courage, après les premisses dont ces amoureux scevent les femmes abuser, luy demander a faire pour l'amour de Dieu» (p. 105, l. 15). L'expression évoque, bien sûr, le côté déraisonnable du sentiment qui met le religieux hors de lui, mais elle suggère aussi l'intensité d'une chaleur qui brûle. Ailleurs des compagnons, refusés par les dames à qui ils font leur cour, demeurent longuement «en ceste rage et demesurée langueur» (N. 58, p. 363, l. 26)[37]: il s'agit évidemment d'une rage d'amour, et l'idée de son intensité passe par l'adjectif «demesurée» joint au substantif suivant: «langueur».

À côté du mot «rage», nous rencontrons le verbe «enrager» («enrageoit», «enrageoient») qui signifie «perdre la raison», «être hors de soi»[38]. Une femme «cuida bien enrager, tant estoit mal contente» (N.40 , p. 275, l. 58): elle voulait surprendre celle qui «luy fait tort de son mary». Dans ce cas, de par son emploi intransitif le verbe vient à signifier l'ire de la femme trompée. Le même verbe rentre dans une expression figée, «enrager tout vif». Une femme, «qui enrageoit toute vive, saillit a la fenestre en sa chemise» (N. 31, p. 211, l. 149): furieuse, elle réserve un très mauvais accueil au chevalier qui, revenant à la maison, risque de la surprendre avec son écuyer. Le fait d'enrager «tout vif» souligne bien l'idée de la chaleur qui accompagne cette rage: le plus souvent, il s'agit d'une manifestation intense de l'ire. Cependant, le verbe peut intensifier aussi d'autres sentiments, comme dans le cas de la vieille «serpente» de la N. 37, qui surveille une jeune femme: «Dangier sa meschine, qui enrageoit d'angaigne, avoit ung coulteau en sa main». La vieille surveillante veut nettoyer par ce couteau la robe de la femme, afin qu'elle ne demande pas d'aller chercher d'autres vêtements. Or le verbe enrager semble traduire ici l'exacerbation de l'«angaigne».

Les passions sont saisies à l'état naissant, dans leur enchaînement et dans l'intensité de leurs manifestations physiques, avant même de déclencher le tourbillon des événements fictionnels. Leur représentation permet à l'auteur d'introduire son ironie dans le recueil, une attitude qui passe par la formulation des concepts, dans la contamination des codes et des langages.

Le code courtois s'exprime dans les nouvelles, qui en proposent souvent la parodie: nombre de dames très courtoises (il s'agit parfois de religieux et

de religieuses, comme dans la N. 15) manifestent facilement leur «bon» vouloir, accordent volontiers leurs faveurs ou font «la courtoisie», suivant leur inclination naturelle. Le champ sémantique de la bonté, de la douceur[39] – autant de qualités qui caractérisent l'âme ou les dispositions de certains personnages[40] –, renvoie à cette idée de noblesse que l'auteur se plaît à suggérer. L'ironie de son point de vue est manifeste lorsqu'il évoque la bonté de ces cœurs «esprins et alumez» et qui oublient toute continence, car transpercés des flèches qu'Amour décoche. Or certaines alliances de mots, pouvant paraître assez surprenantes pour le lecteur moderne, disent bien la contamination des codes qui en découle, entre autres dans le domaine des passions: dans la N. 52, un bon gentilhomme, «orphelin de pere et de mere, jeune, et a marier, [...], s'accointa d'un voisin qu'il avoit, et de fait la pluspart des jours bouvoit et mengeoit leens. Son voisin, qui maryé estoit et avoit une tresbelle femme, se bouta en la doulce rage de jalousie» (p. 331, l. 34). L'accès de jalousie, une passion que le voisin expérimente au plus haut degré («rage»), est qualifié de doux. La douceur, qualité et état d'âme, semble signifier ici la complaisance mélancolique dans laquelle l'homme vit (en effet, «il se bouta en») cette passion, au demeurant brûlante. La douceur tempère la jalousie, suggère une certaine noblesse du cœur chez le voisin, qui donnera à manger du pain bis au gentilhomme afin qu'il s'en aille.

L'expression «la doulce rage (de jalousie)», presque un oxymore, est certes ironique car une telle passion n'a rien de doux[41]; mais l'ironie est aussi détachement chez un auteur qui observe de l'extérieur les débordements passionnels pour suggérer toute la finesse des mouvements de l'âme, la simultanéité et l'intensité de ses états. Il plie le langage à des fins expressives; il explore les résidus de ses possibilités signifiantes dans le but de dire, par des mots traditionnels, une vérité complexe, encore inexprimée[42].

Les *Cent Nouvelles Nouvelles* apportent un point de vue littéraire sur les passions qu'elles observent. Les histoires en parlent en évoquant leur douceur, lorsqu'elles mènent à la joie et à la liesse (que ce soit dans le domaine d'une concupiscence légitime ou non), ou leurs excès, lorsque la volonté d'y adhérer est «fole», «desordonnée» ou simplement «mauvaise» (dans le domaine du désir comme dans celui de l'ire). Le regard de l'auteur se manifeste tantôt directement, lorsque sa position est celle du moraliste, tantôt indirectement, quand il parle le langage antiphrastique et corrosif de l'ironie: la douceur, on l'a vu, n'est forcément pas toujours aussi «doulce». Les passions, source puissante d'affabulation, s'expriment dans une tentative féconde de déconstruction et de resémantisation du langage (aux stades lexical et micro-syntaxique); moteur du corps, elles mènent à des comportements qui détruisent et les codes et les valeurs socio-culturelles qui s'y rattachent.

Dans la modalité du vraisemblable, les nouvelles mettent en scène un univers de vérités humaines, spirituelles et physiques, où les passions, qui se confondent de plus en plus avec ce que nous appellerions des sentiments, sont vues comme un élément de connaissance sensible du soi, dynamisant tout rapport avec l'autre et avec le monde. Comme les histoires semblent le suggérer, cette connaissance paraît indispensable car elle permet d'intervenir dans le réseau des rapports signifiants.

Les personnages, souvent «pensifs» («triste et pensif», N. 99, p. 555, l. 44), ou ayant «désirs et pensées»[43], veulent savoir. Ils se demandent parfois quelle peut être la cause de certaines attitudes ou des comportements d'autrui. Cela leur permet de deviner ou de comprendre des pensées, d'anticiper des réactions: «Hé ! Mon mary, dont vous vient ceste tristece, ce courage troublé? Qui vous a ainsi meu a ire? Ou avez vous chargé ceste opinion cruelle [...]? Par quelle maniere ne comment me pourroit advenir ung si abhominable delict?», demande – ou pourrait demander – une dame à son mari. Il s'agit des protagonistes de la N. 99: le marchand, qui permet à sa femme de suivre sa nature pendant une période d'absence liée au voyage qu'il doit entreprendre, sachant «de quelz motz scevent user» les femmes, formule dans une sorte de *sermocinatio* la question hypothétique qu'elle pourrait lui poser; or il ne veut pas entendre de tels propos. La mise en abyme des réactions et des questions éventuelles tourne autour d'une passion, l'ire[44], révélant du coup toute la réflexivité de personnages qui pensent – et non seulement disent – les passions: le bon mari fait ici une proposition inattendue, particulièrement ouverte, et, connaissant le cœur des femmes, anticipe l'inquiétude de son épouse qui pourrait s'imaginer une forme de malveillance à son égard[45]. Ailleurs, une femme malade «ne pardonnoit [...] point voluntiers sans savoir les raisons qui avoient meu et induict son mary a non fourbir son harnois, quand mesmes il savoit bien que c'estoit le plaisir d'elle» (N. 90, p. 516, l. 32). Dans ce cas, l'histoire est ironique car la femme voulant connaître des causes, sera guérie par l'amour de son époux.

Les passions sont donc mises en relation avec la pensée (ce sont souvent des arrière-pensées), avec les questionnements de personnages qui ressentent, prennent conscience et s'interrogent en temps réel, ou qui expriment dans l'immédiat – par la rage – la douleur et le plaisir intenses de sentiments contradictoires, éprouvés de manière simultanée.

La connaissance[46] est indispensable lorsqu'un personnage, jouant de la rhétorique des passions, décide d'en simuler pour orienter/fausser le jugement et déterminer une certaine réaction chez quelque interlocuteur: dans la N. 1, un mari rentrant à la maison est «fort courroucé et malmeu» (p. 29, l. 189), car il a de bonnes raisons pour croire que sa femme est absen-

te, et qu'elle l'a trompé. Celle-ci ne lui a effectivement pas été fidèle, mais elle a pu rentrer avant son mari, ce qui lui permet de faire croire qu'elle n'est jamais sortie – et de se montrer telle qu'elle n'est pas (elle agit «par semblant»): en effet, elle «luy reproucha qu'il avoit par malice conclu ceste faincte allée pour l'esprouver, et que c'estoit fait d'un lasche et recreant courage d'homme, indigne d'estre allyé a si preude femme comme elle» (p. 28-29, l. 184-88). Le bon compagnon se laisse convaincre: «le courroux qu'en son cueur avoit conceu, quand a sa porte tant hurtoit, fut tout a coup en courtois parler converty» (l. 191-94). La femme fait donc semblant d'être furieuse; elle simule l'ire et parvient à abuser définitivement son pauvre mari[47]. Elle donne ainsi la preuve d'une connaissance empirique, basée sur le bon sens et sur son expérience de passions vécues au quotidien. Encore une fois l'auteur exemplifie ironiquement cette expérience par un discours à teneur philosophique qui met les passions et leur langage à l'épreuve de la vérité.

On voit que la dimension mouvante d'états d'âme montrés au plan évolutif («le courroux [...] fut tout a coup en courtois parler converty») est toujours bien soulignée dans la causalité de leur enchaînement: «quelque malcontent qu'il fust pour ung temps, tant qu'il fut ung peu refroidi, tout son courroux fut converty en cordiale amour» (N. 24, p. 158, l. 142). Quoique l'expression puisse paraître un peu rigide (emploi récurrent de «convertir» à la forme passive), l'auteur donne des précisions circonstancielles concernant la mutation d'état d'âme, car il souligne le «refroidissement» de l'homme qui oublie son courroux.

Ces modifications peuvent être dues à l'irruption d'une nouvelle passion-sentiment: «le dur courage que tant rigoreux avoit envers son serviteur porté fut tout changé et alteré, et en trescordial et bon vouloir transmué, dont envye pour ceste heure fut cause et motif» (N. 81, p. 479, l. 191). Une femme change d'attitude lorsqu'elle apprend que l'homme qu'elle vient de refuser se rend chez une autre. L'envie agit donc sur son cœur et joue un rôle au plan narratif.

Les passions se situent au carrefour des événements variés qu'elles déterminent ou dont elles modifient le cours, contribuant en même temps à souligner l'épaisseur psychologique des personnages. Agies ou subies, elles théâtralisent le discours de ceux-ci, aussi bien que celui de l'auteur: les personnages les plus rusés mettent à contribution leur connaissance des dynamiques de l'âme, dont ils font eux-mêmes l'expérience et qu'ils savent interpréter dans des jeux de rôle (rendus peut-être de manière un peu schématique au niveau actantiel), lorsqu'ils mentent ou qu'ils agissent «par maniere de farce»[48]. L'auteur, lui, agite cet univers de passions comme si la nouveauté tant invoquée dans les nouvelles devait passer idéologiquement par

une redécouverte du sens liée à la subjectivité d'expériences immédiates. Peut-être, à travers son observation, propose-t-il aussi une plus grande adéquation à la nature et à ces mouvements inéluctables par lesquels elle assujetit le corps.

Structurant le temps de l'âme, les passions se répercutent sur le corps fictionnel et scandent ainsi, au plan narratif, la temporalité de son action. La description des passions donnée par Aristote[49], comme nous l'avons suggéré, introduit un schéma dynamique utile pour la lecture des nouvelles et une dimension temporelle dans l'enchaînement des causes et des affects, des actions et réactions, dans l'âme et autour d'elle: les passions sont pour lui des «mouvemenz de l'ame ausquelz s'ensuyt delectacion ou tristesce»[50]. Ces mouvements comportent des rapprochements, voire la tentative de lever des obstacles, qui sont des actions menant à un état d'équilibre ou de repos. Or le Philosophe se borne à énumérer quelques passions, outre les deux principales: concupiscence et ire, qui sont les plus visibles et les plus «productives». Thomas d'Aquin introduit des principes de classement et se demande si toutes sont effectivement des passions. Dans une perspective chrétienne, il considère l'objet exerçant son influence sur l'âme qui pâtit comme un bien ou un mal. Il classe ensuite le concupiscible et l'irascible en fonction de cela: pour lui, l'objet du concupiscible est le bien ou le mal sensible, et les passions qui regardent le bien ou le mal absolument – à savoir, joie, tristesse, amour, haine – sont dans cette faculté; par contre, les passions qui regardent le bien ou le mal en tant qu'ardu, difficile à atteindre ou a éviter – qui sont espoir, crainte, audace, etc. –, sont dans la faculté de l'irascible. On conçoit donc que l'irascible soit inclus dans le concupiscible[51] et que le rapport entre les deux s'articule dans le temps: le concupiscible perçoit dans le «présent» la joie et la tristesse tandis que l'irascible projette dans le «futur» l'espoir ou la crainte de parvenir ou non à cette forme de repos[52].

Les passions insèrent l'homme dans le temps qu'elles scandent, un temps sensible, phénoménologique, ce qui explique bien leur fonctionnement narratif. La maîtrise d'un temps organisé en fonction des passions, lorsque la volonté d'y adhérer les seconde, est importante dans la N. 14, où l'ermite singe cette «annonciation» dont nous avons déjà parlé[53]. Il s'approche trois fois, pendant trois nuits consécutives, de la chambre de la mère qu'il veut tromper pour abuser de sa fille. La scansion temporelle qu'il imprime à l'histoire permet à l'ermite, «pas mains luxurieux que ung vieil singe est malicieux» (p. 96, l. 18), «soubz umbre du doulx manteau d'ypocrisie» (*ibid*., l. 12), de mieux parvenir à la jouissance finale.

La volonté de donner libre cours aux passions, comme dans la N. 14, révèle le côté ironiquement philosophique d'histoires où la connaissance

passe par le corps (du sujet connaissant) ou par son observation (en tant qu'objet), p. ex. lorsqu'il est mû et soumis à des accidents qui en révèlent la dimension naturelle, voire animale[54]. Cette volonté, qui est souvent le fait de la ruse, semble évacuer tout souci de nature éthique ou morale pour proposer une adhésion inconditionnée aux mouvements de l'âme, qui, de toute façon, renvoient ici à la sphère sensible, physiologique, de l'humain[55].

Le recueil introduit des considérations implicites sur le côté fatal de ces rapports, lorsque les passions découlent d'impressions illusoires, de fausses perceptions, qui donnent lieu à de faux jugements. Du coup il semble rappeler, toujours de manière ironique, la fragilité de toute entreprise humaine dans un monde où la matière a ses lois, détenant un pouvoir sur lequel les idées n'ont aucune emprise. L'homme, comme la bête, suit ses impulsions et cela, les plus souvent, restreint le domaine de son libre arbitre. Seule lui reste la possibilité d'observer, de comprendre, de manier l'univers des signifiants, faute de pouvoir atteindre ce qu'il estime être l'univocité du Sens.

Les passions constituent le pont sensible entre le moi et l'expérience du monde, le ressort de toute interaction avec ce qui existe. Les nouvelles illustrent le réseau de ces relations possibles, ayant recours à un langage connu pour essayer de dire, même en ce domaine, la riche complexité d'un nouveau sentiment. Cette tentative passionnée s'exprime et exemplifie à travers la douce rage du mot.

Note

[1] *Les Cent Nouvelles Nouvelles*, éd. de F. P. Sweetser, Genève et Paris, Droz, 1966 (*T.L.F.*, 127).

[2] R. Dubuis, *Lexique des «Cent Nouvelles Nouvelles»*, Paris, Klincksieck, 1996.

[3] Une recherche dans le *Dictionnaire du Moyen Français* (art.«Passion»), en libre accès sur Internet, montre évidemment que tels étaient le sens et le référent du mot chez nombre d'auteurs, comme La Sale, dans *Saintré* et la *Salade*, ou, au XIV[e] s., Machaut, qui parlent souvent de la Passion du Christ. Des glissements sémantiques, à partir des souffrances qui précèdent la mort de Jésus, font qu'en moyen français «passion» signifie aussi souffrance, tourment. Voir le *Dictionnaire du Moyen Français*. ATILF / Nancy Université – CNRS. Site Internet: http://www.atilf.fr/dmf (dorénavant DMF).

[4] Maladie du corps, pour les médecins, et non seulement de l'âme: *colique passion*, «douleurs, spasmes de l'intestin»; *cordiale passion*, «maladie du cœur»; *iliaque passion*, «douleurs causées par une occlusion intestinale». Il est à remarquer que ces expressions, liées à l'idée de la maladie du corps, prennent aussi un sens abstrait au XIV[e] s., p. ex. chez Philippe de Mézières: dans des contextes figurés, la passion cardiaque signifie la luxure, tandis que la passion colique c'est l'avarice, la convoitise. DMF (art.«Passion»). Ces parties du corps, siège des passions, doivent apparaître comme les lieux physiques où, par une série de rapprochements de nature aristotélicienne fondés sur des similitudes, les affections de l'âme, se confondant ici avec des péchés, viennent se nicher. L'âme serait-elle donc en rapport avec le corps par le biais de la dimension sensible, sensitive, des deux?

[5] DMF (art.«Passion»).

[6] *Ibid*.

[7] N. Oresme, *Le Livre de Ethiques d'Aristote*, éd. de A. D. Menut, New York, G. E. Stechert & Co., Publishers, 1940, V, 8, p. 289, n. 4: «[…] si comme estre batu, estre occis, estre despoillié, estre injurié, c'est passion; et faire teles choses, c'est accion.». Les passions sont des affects dont la nature est passive, car l'âme subit (pâtit), tout comme le corps, une action exercée de l'extérieur.

[8] «La connaissance des passions, dans l'Antiquité, est [...] avant tout une connaissance de l'action sur les passions. [...] Les passions ne sont guère envisagées pour elles-mêmes et en elles-mêmes, mais s'insèrent dans une stratégie plus vaste visant à ordonner (Platon), à persuader (la rhétorique aristotélicienne), à émouvoir (Horace) ou à guérir (paradigme stoïcien). En ce sens, même si elle peut en parler beaucoup – c'est le cas pour les philosophes hellénistiques – la passion n'est pas au sens strict un objet théorique pour la pensée antique». P.-F. Moreau, «Les passions: continuités et tournants», *Les Passions antiques et médiévales. Théories et critiques des passions*, dir. B. Besnier, P.-F. Moreau, L. Renault, Paris, P.U.F. (*Léviathan*), 2003, p. 4.

[9] Le Stagirite ne s'intéressait pas aux passions en tant que telles, mais au fait de pouvoir les susciter par le biais de la rhétorique auprès d'un auditoire, afin d'emporter son adhésion ou d'atteindre des buts.

[10] On peut lire des extraits, traduits en français et tirés des éditions de référence, dans *Les Doctrines médiévales des passions*, *CM: Les doctrines de l'amour, TD: Les passions chez Thomas d'Aquin*, documents préparés pour le cours d'Histoire de la philosophie médiévale, de R. Imbach, C. Raveton, L. Villevieille à l'Université Paris IV, a.a. 2007-08, sur http://www.abelard.paris-sorbonne.fr/dossier-passions.pdf.

[11] P.-F. Moreau, *op. cit.*, p. 4.

[12] N. Oresme, *op. cit.*, II, 6, p. 157-58. L'auteur donne ici une note pour nuancer et commenter l'exposé d'Aristote qu'il vient de traduire: «Quant à cest propos. v. manieres de choses sont a considerer. Premierement, la substance et la nature de l'ame; secondement, sont les puissances qui sont deux en general. C'est la cognoscitive, par quoy l'ame a cognoissance [...]. L'autre la puissance appétitive, par quoy l'ame a desir et affeccion et tent a aucune chose et est divisee en

deux principaulz, c'est assavoir, la concupiscible, par quoy l'en tent a aucune chose delitable ou fust chose triste, et la puissance irascible par quoy l'en a yre et appétit de vengance. Tiercement sont les passions. Ce sont les mouvemens de l'ame selon la partie ou puissance appétitive. Et de ces passions ai je parlé tantost devant [...]. *Ibid*. Dans la « Table des moz divers et estranges », Oresme apporte des précisions. Pour la puissance naturelle de l'âme, il écrit: « Et sont. ii. teles puissances […]; c'est a savoir? la puissance sensitive et la puissance intellective. Et chascune de elles est divisee en. ii. puissances qui sont la cognoscitive et l'appétitive. Et ainsi sont. iiii. puissances de l'ame quant a cest propos: c'est a savoir, la cognoscitive sensitive qui est appellee sens, et l'appétitive sensitive qui est appelle appétit sensitif, et la cognoscitive intellective qui est appellee entendement, et l'appétitive intellective qui est appellee volenteé». *Ibid*., p. 546.

[13] Voir l'«estat et aise delectable» de la N. 37, p. 256, l. 37 (l'expression est ironique, car elle se réfère ici à la condition de jaloux d'un homme qui fait surveiller sa femme).

[14] Voir aussi le «joyeux et plaisant delict qu'elle attendoit» (N. 99, p. 577, l. 710).

[15] Le potentiel de séduction des nouvelles s'affirme grâce au pouvoir du langage qu'entretient une rhétorique savante, où le verbe se fait chair et exerce, dans un jeu de connivances subtiles, de contiguïtés idéales fondées sur le plaisir (verbal, charnel), la fonction «aristotélicienne» d'emporter l'adhésion du lecteur.

[16] La volonté correspond au départ à la puissance appétitive intellective. Voir plus haut le commentaire d'Oresme, n. 12.

[17] La conscience a trait à la faculté «cognoscitive intellective qui est appellee entendement». *Ibid*.

[18] Le désir détermine ici du mouvement dans l'espace. La passion est génératrice d'un mouvement physique («accointance») qui permet au corps de trouver son équilibre, ce repos lié à la jouissance. Il s'agit d'un aspect dynamique, car déclencheur d'action, et, peut-on dire, actantiel de l'histoire.

[19] Le parallèle entre le bien de son serviteur et le salut de son âme est ironique et plaisant, qui souligne la générosité de la fille dans une nouvelle explorant le domaine lexical du plaisir, car on y parle de la «chose au monde qui plus luy pourroit plaire». La chambrière, dont l'auteur indique les «tres loables meurs et vertuz», voudrait «complaire et faire autant de plaisir» à son ami qu'à la reine.

[20] Voir l'euphémisme «l'appétit de vostre fraile et doulce jouvence» (N. 99, p. 564, l. 318). Plus loin, dans cette même nouvelle, le fait de ne pas manger entraîne le refroidissement de la «chaleur naturelle» (p. 577, l. 700). On peut affirmer, comme le fait Villon dans son œuvre poétique, que «de la pance vient la dance». *Testament*, huit. XXV, v. 200.

[21] Le raffinement de plaisirs complexes, qu'on laisse interagir, rappelle les propos que tient Villon à ce sujet dans sa ballade des *Contredits de Franc Gontier*.

[22] Comme p. ex. l'«accointance» de la N. 24, qui annule des distances.

[23] On lira avec profit les entrées consacrées par R. DUBUIS à ces mots dans son *Lexique des «Cent Nouvelles Nouvelles»*, *op. cit*. Également dans le DMF.

[24] *Ibid*.

[25] R. DUBUIS relève pour «ire» le sens de «colère», lorsque le mot est employé seul, et celui de «maltalent» ou de «courroux» lorsqu'il est joint à un autre terme. *Ibid*. Toutefois «ire» est justement associé, le plus souvent, au mot «courroux». Une recherche rapide dans le DMF montre bien que «ire» et «courroux» apparaissent très souvent ensemble dans beaucoup de textes de la seconde moitié du XIV[e] s. et du XV[e] s.

[26] M. SANTUCCI, «Rire et ire dans *Jean de Saintré*», *Le Rire au Moyen Âge, dans la littérature et les arts*, Actes du colloque international des 17, 18 et 19 novembre 1988, textes recueillis par T. Bouché et H. Charpentier, Presses Universitaires de Bordeaux, 1990, p. 299-307.

[27] Voir it. «cruccio».

[28] DMF (art.«Maltalent»).

[29] *Les Cent Nouvelles Nouvelles*, éd. cit., «Glossaire», art. «Talent», p. 640. L'adjectif «talentif» signifie «désireux», empressé». Également dans le DMF (art. «Talentif»). Voir aussi l'adjectif «entalenté», «avoir talent de».

30 Il faudrait mener une étude linguistique basée sur un large corpus de textes et consacrée au lexique des passions pour voir comment se construit le sens en fonction du syntagme. Ainsi pourrait-on vérifier de manière plus précise si, effectivement, comme nous l'avons supposé, des mots qui semblent au départ assez interchangeables («yre» – «courroux»/«maltalent»; «courroussié et malmeu»), prennent ou redistribuent leur sens en fonction d'un ordre où l'affection se situe en première position et le mouvement en deuxième («affection et desir», «concupiscence et desir charnel»).

31 «Sentir est pâtir», pour Aristote.

32 Pour cette raison les médecins comme les philosophes s'intéressent aux passions, dont on constate au Moyen Âge l'emprise sur le corps, la localisation organique. Voir plus haut, n. 4. Certes les nouvelles, soulignant leur parenté avec la maladie, en parlent sur le mode parodique lorsqu'elles introduisent dans les histoires la recherche de causes ou la biologie des passions. La fille de la N. 2, «espoir par une secrete cause et raison naturelle, dont je laisse inquisition aux philosophes et medecins, [...] cheut en une desplaisante et dangereuse maladie que communement l'on appelle broches». Il s'agit, on l'a vu, d'une maladie que l'auteur qualifie plus loin de «courroux».

33 Cette idée apparaît dans le titre de l'œuvre de René d'Anjou, *Le Livre du Cueur d'amour espris*.

34 On peut penser aux flammes d'amours, «plus chaudes que feu Saint-Antoine». Villon, *Testament*, huit. LXII.

35 L'«a(c)trempance» est une vertu. On lit chez Oresme, *op. cit.*, II, 3, p. 151: «par delaissier et fuir || desiriers et deliz corporels, l'en devient et est l'en fait actrempé et quant l'en a ceste vertu et l'en est actrempé encor puet l'en mieulx eschiver et fuir telles delectacions qui ne sont selon raison».

36 Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I-II, question 22, art. 1. *Les Doctrines médiévales de passions*, cit., p. 28.

37 Dans cette nouvelle, la question du remède à trouver est ironiquement posée: les hommes, voulant rendre ces dames jalouses, suivront les conseils que donne Ovide dans son *Remede d'amours*, où il dit que «beaucop et souvent faire la chose que savez fait oublyer et pou tenir compte de celle qu'on ayme, et dont on est fort feru» (*ibid.*, l. 40).

38 R. Dubuis, *Lexique des «Cent Nouvelles Nouvelles»*, *op. cit.* (art. «Rage»). Également dans le DMF.

39 Un chirurgien bien «feru» d'une chambrière «fichoit ses doulx regards» sur elle (N. 97, l. 503, l. 46). Dans la N. 13, il est question d'un «tresgracieux et doulx mal» (p. 91, l. 17).

40 La femme simplette de la N. 99 est qualifiée par le clerc qui l'aime de «tresdoulce et seule amye (p. 577, l. 715).

41 Voir aussi la N. 37, déjà citée, où la condition d'un homme jaloux (on parle de son «maudit mal de jalousie») est qualifiée d'«estat et aise delectable» (p. 256, l. 37).

42 Cette difficulté est particulièrement évidente dans le domaine des passions. D'une part, les philosophes ont du mal à cerner un savoir qui s'est de tout temps manifesté dans un vocabulaire mouvant. Dès l'Antiquité, la «continuité lexicale implique aussi une certaine continuité théorique: des expériences différentes, ou interprétées différemment, sont exprimées dans des termes en partie semblables et le nouveau se sert abondamment des références, des exemples et des débats anciens». P.-F. Moreau, *op. cit.*, p. 2. Cette tendance à dire la passion par des mots connus, avec tout ce que cela implique du point de vue des connaissances philosophiques et de leur permanence dans le temps présent, caractérise aussi la fin du Moyen Âge. Mais l'exigence d'exprimer une complexité ressentie comme nouvelle en ce domaine s'affiche clairement. Oresme écrit à propos des passions que «aucunes n'ont pas nom imposé en latin. Et encore en sont plus qui n'ont pas nom imposé en françois». *Op. cit.*, II, 6, p. 157, n. 1. Le traducteur d'Aristote parle ensuite d'espérance, de joie, de peur et de tristesse, mais l'idée de la nouveauté, de ce qui n'est pas encore nommé en latin comme en français, dévoile la conscience et la nécessité de dire toute la richesse du sentiment.

43 Le bon marchand de la N. 99 estime qu'à son âge il n'est «desormais mestier» de se «tourmenter ne troubler de douleurs, d'angoisses ne de pensemens» (p. 556-57, l. 83-86). Le

mot «pensemens», signifiant dans ce cas les soucis qui pourraient l'accompagner, reste dans le champ sémantique de la pensée, qui est conscience des affections et des états d'âme, ainsi que des causes qui les procurent. Dans la N. 65, il est question d'une «gouge, toute melencolieuse, pensive et despiteuse, car point n'avoit trouvé ce qu'elle cuidoit» (p. 410, l. 98).

[44] L'ire est mise ici en rapport avec la tristesse d'un cœur troublé.

[45] L'attitude douce et permissive de cet homme rappelle quelque peu celle du vieux mari du *Mesnagier de Paris*, qui envisage pour sa jeune femme la possibilité de se remarier lorsqu'il ne sera plus là. Cependant, dans la N. 99, le mari accepte dès son vivant l'inclination de nature qui pourrait amener la femme à céder à ses instincts.

[46] Connaissance et compréhension. Tout comme «sentir», pour Aristote «comprendre» aussi est un certain «pâtir». Voir Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I-II, question 22, art. 1, cité d'après *Les Doctrines médiévales de passions*, cit., p. 28.

[47] Dans le même ordre d'idées, l'ermite de la N. 14, citée plus haut, parvient à agir par la rhétorique d'un faux discours sur l'«entendement» d'une veuve. Il la convainc, en simulant une sorte d'annonciation parodique (et non un état d'âme), que sa fille accouchera du futur pape si celle-ci accepte de s'abandonner à lui. Pour cela, l'ermite descend la nuit de sa montagne et se rend près de la maison des deux, puis il parle tout bas à la mère par un trou dans le mur de sa chambre, lui faisant croire que c'est un ange envoyé du Seigneur. La «vefvette», «simple femme», «tresesbahie, soupprinse aussi et a demy ravye, cuida vrayement et de fait que Dieu luy envoiast ce message» (p. 98, l. 51). Elle accepte donc que sa fille aille le voir. Et lui la «cognoistra». La fausseté du jugement est donc induite chez la mère par le discours trompeur de l'ermite. (Ailleurs, d'autres histoires sont racontées où ce n'est pas l'entendement mais la faculté «cognoscitive sensitive» qui s'abuse). La parole a beaucoup de pouvoir aussi dans la N. 40, où un prêcheur de l'ordre de Saint Dominique «convertit, par sa sainte et doulce predication, la femme d'un boucher»... (p. 273, l. 5).

[48] «Or avant, dit la courroucée et desplaisante, qui se voit ainsi gouverner, quand vous estes bien joué et farsé de moy, au mains avancez vous, et vous suffise que vous seul cognoissez ma folie, et que par vostre tarder elle ne soit cogneue de ceulx qui me deshonoreront, s'ilz en voient l'apparence» (N. 18, p. 124, l. 120).

[49] Passage cité dans la traduction d'Oresme. Voir plus haut, n. 12.

[50] *Ibid*.

[51] «[...] l'irascible a été donné aux animaux pour vaincre les obstacles qui empêchent le concupiscible de tendre vers son objet, parce que le bien est difficile à atteindre ou le mal difficile à vaincre. C'est pourquoi toutes les passions de l'irascible se terminent dans celles du concupiscible. C'est en ce sens que les passions de l'irascible sont suivies par la joie ou la tristesse, qui sont dans le concupiscible». THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I-II, question 23, art. 1. *Les Doctrines médiévales de passions*, cit., p. 31.

[52] Le plaisir qui, pour Aristote, «parfait l'opération», n'est pas une passion car «pâtir, c'est être mû», tandis que le plaisir consiste à l'avoir été. *Ibid*., I-II, question 31, art. 1, p. 43. Joie et tristesse sont des passions, mais pour Thomas d'Aquin la tristesse l'est plus que la joie. *Ibid*., I-II, question 22, art. 1, p. 28.

[53] Voir n. 47.

[54] L. PIERDOMINICI, «Le Corps dans les *Cent Nouvelles Nouvelles*», *Quaderni di filologia e lingue romanze*. Richerche svolte nell'Università di Macerata, terza serie, 7, 1992, p. 95-161. Dans cet article nous avons essayé de dire les aventures d'un corps souvent animalisé.

[55] L'âme coïnciderait-elle donc avec le corps?